



Société Coopérative
d'Habitation Genève

Mars 2009

Contact

Pour une sécurité réfléchie



Photo prise devant le local des jeunes à Vieuxseux

La SCHG vient de mandater la nouvelle entreprise UIS, afin de veiller à la sécurité de ses sites et de ses habitants. Rencontre avec Umberto Iannacone, son directeur, qui plaide pour une sécurité réfléchie.

Indépendant depuis 1988, Umberto Iannacone est actif dans tous les domaines qui touchent à la sécurité, de la protection rapprochée à l'intervention sur appel. Son activité principale est la surveillance des Cités, afin qu'il y ait une sécurité là où les personnes se sentent dans l'insécurité.

Comme pour les services des Cités de la SCHG, il s'agit de services non armés. «C'est ce qui est le plus approprié pour ce genre d'endroits. C'est beaucoup plus de psychologie que de service force de l'ordre. Il y a beaucoup à discuter et à comprendre. Surtout pour les jeunes, dont certains sont perdus et livrés à eux-mêmes.»

Selon lui, la première approche est primordiale. «Notre rôle est essentiellement lié à celui de médiateur. En écoutant, en discutant, nous pouvons faire comprendre à certains jeunes ce qu'il faut ou ne faut pas faire.» Ce qui n'empêche pas, selon lui, la prudence. L'expérience de sécurité permet d'évaluer les risques à l'avance. Umberto Iannacone aime visiter les lieux avant de choisir le personnel adéquat au problème. La sélection du personnel se fait selon des critères clairs. «Sur les sites chauds, il faut quelqu'un de calme et de posé, qui ne se laisse pas emporter au moindre mot.» De même, il n'engagera pas, pour faire face à un groupe de jeunes d'un certain âge, un agent du même âge ou presque. «Une personne plus mûre aura plus d'impact face à des jeunes de 18 à 25 ans.» Un constat qu'il nuance aussitôt. Tout dépend du caractère de la personne, certains jeunes parvenant à gérer ce type de situation de façon adéquate.

Celui qui intervient doit être prêt à s'investir énormément dans la parole et à discuter dans les deux sens, c'est à dire à «faire comprendre également aux adultes que ce n'est pas toujours la faute des jeunes.»

L'un des dangers du métier tient au fait que certains des intervenants de la sécurité se comparent aux forces de l'ordre. «On doit éviter ça, faire en sorte que la personne aime son travail, et comprenne que nous sommes des citoyens comme tout le monde.» Selon lui, l'intervenant ne doit pas «se la jouer», et surtout réfléchir avant d'agir. «Lorsqu'on part pour une intervention, on ne sait jamais à qui on a affaire sur place. Il ne faut pas prendre de risques inutiles.»

De plus en plus d'agents de sécurité sont engagés. Une situation qui ne surprend pas Umberto. «Dans des contextes économiques de crise, de difficulté à trouver du travail, de salaires bas, et d'enjeux d'alcool, il est normal que les situations soient tendues.»

Un autre facteur entre en jeu, selon lui. Certains jeunes n'ont pas l'âge pour aller en boîte et ne trouvent pas de cadre approprié où se retrouver. Ils traînent donc dans les caves et les garages. Le manque de structures d'accueil se fait sentir. «Ces jeunes sont trop souvent laissés à eux-mêmes. Ici, des mesures sont prises, il y a des centres. Ailleurs, il n'y a parfois aucune structure.»

Umberto Iannacone a par ailleurs conscience des difficultés et de l'intérêt du métier, dont il aime la diversité. «J'apprécie tout ce qu'on voit, tout ce qu'on peut apporter à certains lieux. S'investir, par le dialogue essentiellement, afin que certain lieux dits «chauds» deviennent tièdes, m'apprend beaucoup.»

En Bref

Rectificatif

Alors que les médias annonçaient un meurtre à la Cité Vieuxseux, il nous paraît important de préciser que ce drame s'est déroulé à l'avenue Ernest-Pictet, à la hauteur du Centre commercial.

Surveillance des parkings

La Société UIS remplace M. Vullioud (en arrêt de travail pour plusieurs mois suite à un accident), dans le cadre du contrôle des parkings publics et des zones de stationnement privées de nos Cités.

Vieuxseux: horaires de la buanderie

La buanderie collective réservée exclusivement aux sociétaires-locataires des Cités Vieuxseux-Villars-Franchises, a changé ses heures d'ouverture et de fermeture comme suit:

Lundi	06h30 à 11h30 13h30 à 20h30
Mardi	10h30 à 11h30 13h30 à 17h30
Mercredi	fermé
Jeudi	06h30 à 11h30 13h30 à 20h30
Vendredi	07h30 à 13h30

IMPRESSUM

Editeur:

Société Coopérative
d'Habitation Genève
Cité Vieuxseux 1 • 1203 Genève
Tél. 022 344 53 40 • www.schg.ch

Textes:

Nancy Gagné Bolle
Julien Rapp

Graphisme:

Dominique Borghini-Lagriffoul

Edito

Le 27 juin 1919, une Assemblée constitutive réunie à la Salle Centrale concrétise la fondation de la Société Coopérative d'Habitation Genève. Des statuts sont adoptés, un Conseil d'administration de 21 membres est désigné. La grande aventure peut commencer sous les meilleurs auspices. La nouvelle société jouit en effet d'un solide capital de sympathie dans la société genevoise.

Un dimanche d'automne 1920, par un temps maussade, on pose la première pierre des maisons coopératives au chemin des Sports. En juin 1921, c'est un charmant village que la SCHG vient de construire aux portes mêmes de la Ville. 52 bâtiments ont été édifiés en moins d'une année; quel exemple quand on sait que maintenant il faut au mieux un délai de 5 ans entre la prise de décisions et la réalisation d'un projet.

Pour l'anecdote, la demande de logements sociaux était déjà très forte en 1920 puisqu'il a fallu recourir à un tirage au sort à la Salle du Faubourg pour l'attribution de ces maisonnettes.

Le Conseil d'administration de la SCHG a décidé, pour fêter dignement ce 90ème anniversaire, de réhabiliter les maisonnettes du chemin de l'Essor, afin de tenter de faire aussi bien que ses prédécesseurs quant à la rapidité de réalisation de cette opération.

Du 15 au 17 mai 2009, une grande fête populaire aura lieu au sein de la Cité Vieuxseux pour concrétiser cet événement et un concert exceptionnel se tiendra le samedi 16 mai.

Albert Knechtli
Président

90 ans de logements coopératifs

La Société Coopérative d'Habitation Genève fêtera ses 90 ans cette année. En avant-goût des festivités, l'occasion était belle de revenir sur ses origines, sur le contexte particulier qui l'a vue naître et sur le chemin parcouru. Et de rencontrer Marcel Louis, 91 ans, mémoire vive de la Coopérative.



Marcel Louis

Un idéal fort

Offrir aux ouvriers des logements salubres et décents, l'idéal affiché par la SCHG à sa naissance est clair. Il répond à une situation de crise palpable à la fois au niveau suisse et genevois.

Conflits sociaux au sortir de la guerre

En 1918, la Suisse, épargnée par les batailles de la première guerre mondiale, paie cependant un lourd tribut au conflit. Son économie qui dépend fortement de ses pays voisins impliqués dans les affrontements, est bloquée. Deux fléaux majeurs s'y ajoutent. La pénurie, en premier lieu, fait rage. Des denrées alimentaires essentielles et des articles de première nécessité manquent, ce qui a pour conséquence immédiate l'augmentation du prix des aliments, et plus généralement une forte inflation dans tout le pays. Parallèlement, le chômage augmente lui aussi fortement. L'Etat est peu intervenu pour calmer la situation, et la grogne monte au sein de la population, jusqu'à entraîner de véritables conflits sociaux. En 1918, ceux-ci

dégénèrent en grève générale. Parmi les revendications populaires de 1918 figure, en bonne place, celle d'obtenir des habitations à loyer abordable.

Difficultés pour se loger à Genève

Genève est particulièrement concernée par la problématique. La crise du logement est permanente dans la Cité en 1918 déjà. Les loyers subissent des augmentations massives et les locataires n'ont aucun moyen de les contester. Ils doivent donc s'en affranchir, sous peine d'être mis à la porte. Les logements vacants sont rares et souvent insalubres.

Une problématique qui touche surtout les couches populaires. Les ouvriers vivent dans de petits logements de peu d'hygiène, sortes de taudis que leurs salaires leur permettent de louer. Les problèmes sanitaires y sont fréquents, et la tuberculose y est fortement répandue.

Parallèlement, le centre-ville subit une mutation qui rend la situation plus difficile encore. Ses immeubles anciens sont fréquemment transformés en bureaux, commerces ou appartements de luxe.

L'Etat là aussi sent la situation lui échapper.

La SCHG, un véritable projet face à la crise

Une poignée d'individus décide alors de lancer un vaste projet: construire des logements appropriés pour les ouvriers, un peu en dehors du centre-ville. Le projet devient officiel en 1919, avec la fondation de la SCHG. Celle-ci prendra son essor sous la houlette de personnalités fortes.

Parmi elles, deux personnages deviennent les artisans essentiels de son évolution. Charles Burklin, tout d'abord. Syndicaliste, puis homme politique, il siège au Grand Conseil de 1919 à 1933 et devient Conseiller aux Etats de 1922 à 1933. Tout au long de son parcours, il n'a de cesse de s'engager pour le logement social. Fondateur de la SCHG, il en deviendra président de 1930 à 1952. Il croit dur comme fer à la nécessité et à l'opportunité de la construction d'habitations saines et économiques. Son enthousiasme en fera un moteur politique du développement de la SCHG.

Autre homme de poigne et fondateur de la société, Camille Martin vient d'un tout autre milieu. Architecte, archéologue et urbaniste, il se préoccupe constamment, à travers ses différentes fonctions, des questions concernant le logement social, l'assainissement et l'hygiène des habitations.

Deux hommes-clés, autour desquels gravitent plusieurs personnages importants, à l'instar de Charles Gautier, fondé de pouvoir à la banque Pictet. Léon Nicole lui-même s'engagera pour la SCHG quelques années durant avant de s'orienter définitivement vers une carrière politique.

Une association au confluent de divers courants

Un urbaniste, un homme politique, un homme d'argent, cet échantillon succinct mais essentiel explique le succès de la SCHG. La convergence remarquable de leurs compétences très diverses permet à la société de faire les liens essentiels à l'existence du projet: syndicalistes, ouvriers, milieux plus conservateurs, les différentes strates de la population et des milieux influents prendront conscience de la nécessité du projet.

La présence et l'engagement de ces personnalités, au plus fort de la crise sociale traversée par Genève et la Suisse, permettront de mener à bien l'un des plus ambitieux projets de Suisse romande en la matière.

Une vision claire

L'idée des fondateurs de la SCHG est très précise. Il s'agit de créer une cité-jardin, c'est-à-dire un ensemble de petites maisons entourées de verdure. Des logements «certes modestes, mais indépendants», situés loin des quartiers jugés insalubres et, surtout, disposant de tout le confort moderne. Une idée qui permettrait de rendre des logements dignes aux ouvriers, et qui s'inscrit donc dans les facteurs nets de progrès sociaux.

Les premiers bâtiments

Une subvention fédérale accordée en 1920 et la vente d'une parcelle de terrain d'Aire par Piccard, Pictet et cie à la SCHG permettent de démarrer l'ambitieux projet. Une première série de 52 maisons familiales voit le jour de chaque côté du chemin des Sports. Chaque maison dispose de 4 à 6 pièces réparties sur 2 niveaux, et possède un jardin. Dès 1921, tous ces logements sont occupés. La preuve est faite, il est possible d'offrir des habitations dignes et agréables pour un loyer abordable.

Marcel Louis était l'un des premiers habitants du quartier. Ayant emménagé à l'âge de 4 ans au chemin des Sports, il y est resté jusqu'à ses 20 ans. Il nous raconte les maisons de la coopérative et la vie de quartier. «Nous étions tous impressionnés en entrant: on avait une salle de bain! C'était rare en 1922 pour les ouvriers d'en avoir une!» Autre progrès, le jardin, rapidement utilisé à bon escient. «On y cultivait des légumes. Dans un cabanon au fond du jardin, on élevait des poules, des lapins, des pigeons. Et à cette époque, un ouvrier ne pouvait pas se payer de poulet!»

L'autre nouveauté était le chauffage. Un fourneau en faïences assurait la chaleur de la chambre commune. Grâce à une prise d'air chaud, il s'en allait ensuite chauffer les chambres à l'étage, pour autant qu'un petit trapon ait été soulevé. Le matin, contre les vitres des fenêtres, une couche de glace témoignait de la variation de température entre l'extérieur et l'intérieur.

Marcel Louis se souvient de Charles Burklin, habitant comme lui au chemin des Sports. «Lorsqu'il siégeait à Berne, nous allions l'attendre au tram du retour. Il revenait avec des pains d'épices, qu'il nous distribuait.»

Nouveaux projets

Après trois étapes de construction, de 1920 à 1927, la Cité d'Aire est terminée. Suivra de très près, dès 1929, l'ambitieux projet de Cité Vieusseux. Lui succéderont Cité

Villars en 1943 et Cité Franchises en 1948. Suivront enfin la reconstruction de Cité d'Aire, et surtout celle de Vieusseux, qui durera de 1965 à 1990, reconstructions destinées à adapter au nouveau contexte démographique les immeubles coopératifs.

On le voit, la SCHG n'eut de cesse de relancer des projets, d'innover, d'agrandir les possibilités de logement social à Genève. Et ce malgré de nombreux aléas – crise économique en 1930 - 1935, réquisition temporaire des jardins durant la deuxième guerre mondiale, spéculation immobilière.

Marcel Louis, de retour avec sa femme Hélène depuis 1976, avoue avoir retrouvé avec grand plaisir la coopérative, à Cité Vieusseux cette fois. «J'avais peur que ma femme trouve son intégration dans le quartier difficile. Mais grâce notamment à la buanderie collective et au Groupement des intérêts de Vieusseux, nous avons pu nous recréer rapidement des contacts.»

Il apprécie le calme du lieu. «On est bien, ici, c'est le village. Vous allez en ville, vous revenez, c'est l'îlot de la tranquillité.» Et de conclure, avec une pointe d'émotion: **«C'est l'héritage qu'ils nous ont laissé... Cette poignée d'amis qui a eu l'idée de fonder cette société, on devrait leur tirer le chapeau.»**



Martine Baba et Martine Parodi

Préparatifs de fête

Le Groupement des intérêts de Vieusseux-Villars-Franchises prépare activement le 90e anniversaire de la SCHG, ainsi que... son propre jubilé. Le groupement fêtera en effet ses 60 ans d'activité. Une soixantaine d'années au service des locataires, que nous expliquent en coeur Martine Baba et Martine Parodi, respectivement présidente et vice-présidente de l'association, avant de nous parler de la fête.

«Le Groupement s'occupe de deux sortes d'activités: représenter les intérêts des locataires, et faire le lien avec la SCHG, d'une part. Un locataire qui se plaint d'une situation se doit de nous écrire s'il veut que nous intervenions; une fois sa doléance écrite, nous transmettons par oral les propositions à la SCHG. Le Groupement a énormément travaillé à la création de la garderie et de l'école enfantine du quartier, notamment, ainsi qu'à l'installation de cabines téléphoniques et autres commodités.

D'autre part, nous nous occupons de réunir les gens autour de fêtes de quartiers et d'autres activités.» Un défi parfois difficile. «Si les gens viennent en masse pour les grands événements, trois à quatre fois par année, nous aimerions également qu'ils viennent aux soirées organisées dans la salle que le Groupement gère. Les jeunes familles en particulier se font rares à ces fêtes.» Elles ne baissent pourtant pas les bras. **«Ici, c'est notre quartier, nos racines. On y a grandi toutes les deux, on l'a quitté pour se marier, on est revenues. On fera tout ce qu'il faut pour que les gens viennent faire vivre ce quartier.»**

Et pour les festivités à venir? «On rendra hommage aux anciens du Groupement. Et puis, on fera ce qu'on sait faire de mieux. Réunir les gens dans une ambiance conviviale, avec plus d'ampleur cette année, et des petites surprises à la clé.»

Fermeture de tous les accès aux boîtes de Cité Vieusseux

Des portes métalliques, équipées de lecteurs de badge, seront installées sur tous les accès piétons aux garages. Les entrées des garages seront dotées de portes automatisées, dont l'ouverture sera également commandée par le même badge.

Seuls les titulaires de baux et les ayants-droit pourront disposer d'un badge.

Ces mesures devraient contribuer fortement à sécuriser ces lieux.

Fermeture des entrées d'immeubles de Cité Vieusseux I à 7

Les actuelles portes d'entrée des allées, qui ne répondent plus aux normes, seront remplacées par de nouvelles serrureries et des vitrages isolants, qui devraient notamment permettre des économies d'énergie. Sur le plan de la sécurité, il est prévu d'équiper ces portes d'un système de contrôle.

Ces travaux seront terminés fin avril 2009.

Une information complète sera adressée aux sociétaires d'ici là.

Remplacement des boîtes aux lettres

Dans le cadre de la planification de ces travaux, il est aussi prévu de remplacer les boîtes aux lettres, qui seront déplacées à l'extérieur des allées.

Le modèle retenu est identique à celui qui équipe les immeubles de la rue Camille-Martin et du Chemin des Sports.

Récits de vie



Les Aînés de Vieusseux et les élèves du Collège Voltaire

Un projet qui est dans l'air du temps a vu le jour au Collège Voltaire; les médias n'ont cessé de relater le besoin des personnes âgées d'écrire, de constituer, en quelque sorte, leur biographie. Vieusseux, sous la houlette d'un passionné d'histoire, s'est lancé dans cette aventure et n'a pas fait les choses à moitié. «Si les jeunes générations sont porteuses de l'avenir, les aînés disposent de la mémoire; mémoire d'une vie, d'un quartier, mémoire de ce qui fonde une identité collective aboutissant au projet «Récits de vie», confirme Madame Nadine Cortinovis, conseillère en action communautaire au sein de l'Unité d'action communautaire de la Servette / Petit-Saconnex, coordinatrice de l'événement. Elle informe que l'idée de mener ce projet dans le secteur Vieusseux a germé suite à l'envie de Madame Monique Thévoz, habitante du quartier, de retranscrire par écrit son histoire de vie et plus précisément ses souvenirs d'enfance. Suite à cette demande, Madame Cortinovis a pris contact avec Monsieur Philippe Herren, professeur d'histoire du collège Voltaire qui propose depuis 2002 un recueil de «Récits de vie».

Lors d'une rencontre qui a eu lieu au printemps 2008, 11 aînés ont manifesté leur désir de participer à ce projet d'envergure où 22 élèves recueilleront les témoignages des volontaires. «Les Récits de vie» ont débuté en septembre 2008, par une journée conviviale réunissant les élèves et les seniors, afin de faire connaissance et de présenter leur contrée aux étudiants, et ce, en collaboration avec la SCHG et la Résidence des Franchises. De ces entrevues, ils ont pu réaliser leur travail en mêlant le contexte historique aux témoignages de vie des «Vieussois». En janvier 2009, pour clore cette expérience, les élèves ont restitué aux participants un recueil élaboré à partir de ces témoignages. «A travers les «Récits de vie», les aînés se sont inscrits dans une démarche participative qui a permis de nourrir aussi bien les souvenirs individuels, propres

à chacun, mais également d'alimenter la mémoire d'une communauté territoriale, liée au quartier de Vieusseux», soutient Mme Cortinovis. Par ailleurs, cette démarche a également contribué à entretenir et créer de nouveaux contacts avec les habitants du périmètre, en les mobilisant notamment lors des soirées de «Racont'Arts».

Comme le relève M. Herren, cette expérience aura permis de diminuer les préjugés des uns à l'égard des autres. «D'un côté, les personnes âgées craignaient les jeunes pour diverses raisons et de l'autre côté, ces mêmes jeunes croyaient avoir affaire à une population aigrie et inintéressante. Tous sont revenus sur leur position, car, il faut bien l'avouer, l'équipe de Vieusseux, c'est des rires à tous les instants». Étonnamment, parmi les problèmes rencontrés lors de cet exercice, le professeur souligne l'attitude presque trop respectueuse des biographes en herbe face à leurs interlocuteurs «Il a fallu qu'ils apprennent à pousser les doyens à se raconter lorsqu'ils abordaient des sujets douloureux, à faire en sorte qu'ils arrêtent de tourner autour du pot».

Informé des préparatifs du 90^e anniversaire de la SCHG, l'historien espère pouvoir y réunir tout ce petit monde pour une nouvelle soirée de jasette autour de Vieusseux.

La solidarité à Vieusseux

Né en 1928 dans le canton de Fribourg et arrivé en 1956 dans le quartier avec sa femme Monique, Henri Sottas, ouvrier à Sécheron, a raconté à Léo et Gaël, l'esprit de solidarité qui régnait surtout dans le vieux Vieusseux.

Voici un extrait de la biographie telle que rédigée par les 2 élèves de 3^e année du Collège Voltaire. Vieusseux est un quartier très

ouvrier au départ, puis de nombreux nouveaux habitants arrivent de toutes sortes de milieux, changeant l'ambiance du quartier et contribuant peut-être à sa mauvaise réputation de l'époque. Il est vrai que la coopérative, en partie subventionnée par l'Etat de Genève, se voit obligée de reloger les gens que la ville ne veut pas. Le quartier est au début vraiment mal vu.

«Il n'y avait pas d'école ici. Maintenant il y a des écoles. Avant les enfants devaient aller au Grand-Saconnex. Mais là-bas, ils ne voulaient pas les voyous de Vieusseux. Il y avait une renommée que ce quartier était un quartier de voyous.» Il affirme d'ailleurs qu'on trouve encore aujourd'hui de très grandes misères morales et matérielles, comme par exemple le cas de certains jeunes qui ne trouvent pas de travail. Mais le quartier, malgré sa mauvaise réputation, jouit tout de même pour l'époque d'une certaine modernité. Il y a des salles de bains et des WC dans chaque appartement, mais dans le même local, ce qui pour l'époque était déjà un pas en avant.

C'est peut-être la modestie des gens qui peuplent ce quartier qui a apporté cette solidarité à Vieusseux dont nous parle si souvent M. Sottas. Il raconte que même pendant son service militaire, soit avant son arrivée à Vieusseux, il a rencontré des jeunes qui y logeaient. Il a senti alors qu'il y avait une grande amitié et solidarité entre eux. Amitié et solidarité qu'il retrouvera en venant habiter à Vieusseux. Il a d'ailleurs à ce propos là une anecdote: «Je me souviens quand on était en bas au numéro 5. Et puis au 7, nos deux logements se touchaient avec les Crettaz. Lui, c'était un Valaisan qui avait travaillé dans les barrages. Ils étaient là avec 5 gosses et puis sa femme était tuberculeuse. Et ma femme s'est très rapidement rendue

compte qu'il fallait l'aider. Alors comme il y avait une chambre à lessive collective, elle allait l'aider. Elle allait prendre son linge car il s'accumulait; elle n'assumait pas. Avec les gosses aussi, il s'est vite établie une solidarité. Et puis un samedi après-midi, je venais d'avoir ma première voiture, c'était en 69. Il vient vers moi (M. Crettaz) et me dit: «Tu me rendrais pas service? Ma femme elle va mourir, je dois l'amener à l'hôpital et je sais pas comment faire.» Alors je lui dis que dans 5 minutes je suis à la voiture, et nous sommes partis.»

Les Sottas restent très liés à cette famille. Une amitié se crée peu à peu dans ces échanges. M. Sottas nous a aussi fait part d'une autre forme que prend la solidarité durant cette période dans le quartier, mais cette fois à plus grande échelle grâce au Mouvement Populaire des Familles. Le MPF est une organisation qui a été fondée en 1942 par de jeunes catholiques. Ce mouvement laïc a pour but de soutenir les familles par divers moyens, en achetant par exemple des produits directement aux producteurs pour les revendre à prix modiques, ou encore en mettant en commun des machines à laver pour soulager les ménagères. Ce mouvement encourage l'entraide, la responsabilisation des acteurs au sein des quartiers pour améliorer les conditions de vie. On trouve à l'époque à Vieusseux un magasin du MPF: «Il y avait un magasin qui faisait des achats. Et on y allait une fois par semaine. Mais il fallait l'assumer. Alors avec un collègue on assumait ce magasin qui était dans une cave à la cité Villars.» On trouve dans ce celui-ci des biens de première nécessité, tels que du sucre, de l'huile et d'autres aliments de base. M. Sottas et son collègue font les achats en gros pour les vendre à des prix plus modestes, afin d'être au service des familles. Il y a vraiment eu beaucoup de solidarité dans le quartier. Particulièrement dans le vieux Vieusseux où les gens se connaissent mieux. Car quand le quartier a grandi certains liens se sont perdus. M. Sottas va même jusqu'à affirmer qu'il ressent qu'un certain anonymat s'est petit à petit établi à Vieusseux, bien qu'une vie de quartier y ait perduré. Il y a par exemple encore aujourd'hui une fête de quartier tous les ans ou encore des kermesses ou autres événements. «Il y a des relations qui restent vivantes, et puis humaines, d'amitié. Des relations qui se sont construites non pas dans des grandes choses, mais dans des petits coups de main. On s'aide. C'était toujours des choses simples, mais concrètes, vécues au niveau des conditions dans lesquelles on vivait.»



Henri Sottas, Léo et Gaël

Carol Jornod, une femme solidaire

Elle incarne la joie de vivre, la jovialité et dégage une belle confiance en elle. Elle prône également le don de soi, ses contributions volontaires pour des associations le démontrent, ainsi qu'une consommation qui soit respectueuse de l'environnement comme le prouvent ses gestes au quotidien. Elle, c'est Carol, sans «e», Jornod, nouvelle Assistante de direction de la SCHG qui rejoindra l'équipe de Vieusseux dès le mois de mars.

Bien qu'on l'ait fait chanter lors de son entretien d'embauche, ses cordes vocales n'y sont pour rien dans la réussite de cette rencontre. Vous faire chanter? «Oui car j'ai eu le malheur de dire que j'aimais les mots et que j'avais écrit les paroles d'une chanson d'une Québécoise représentant la Suisse lors du concours de l'Eurovision», raconte la jeune femme de 46 ans. Non, ce qui a plu à la



Carol Jornod

direction c'est plutôt son dynamisme, sa gaieté et son curriculum vitae bien étoffé.

Si elle ne bénéficie d'aucune formation à proprement parler «à l'époque, on se formait sur le tas», Mme Jornod démontre par son cursus professionnel une grande polyvalence ainsi qu'une capacité d'adaptation hors pair. Son dernier emploi en date; Assistante de direction à la Fondation des parkings. Elle y œuvrait également dans le domaine de

la communication. Lorsqu'elle travaillait à la Fondation Butini, une maison pour personnes âgées, elle était notamment en charge du journal d'entreprise. Chez Devillard, une maison de bureautique et informatique, elle a parfait ses compétences dans les Ressources Humaines. Elle aura même eu la chance d'être payée pour voyager en évaluant et décrivant par la suite les formules offertes par l'agence de voyage du TCS au tout début de son parcours professionnel.

«Bien que ce soit un nouveau domaine auquel je me dévouerai dans un mois, je connais le travail qu'on me demande de faire, ayant jonglé avec les mêmes tâches dans d'autres structures auparavant», assure-t-elle. C'est donc avec plaisir qu'elle intègre cette coopérative d'habitation où l'image d'une certaine éthique rassure son penchant altruiste. «Je ne me serais pas sentie aussi bien dans une régie pure et dure. Ici, le côté humain, plus social de cette structure m'attire et je suis ravie d'accéder à un poste où je pourrai utiliser ma faculté d'écoute pour le bien-être des sociétaires», se réjouit la maman d'une adolescente de 17 ans. En plus de seconder le Directeur de la Société, M. Jean-Pierre Chappuis, elle remplacera très certainement M. Jacques Cuttat dans la gestion du journal Contact, l'ancien Secrétaire général ayant quitté son poste en fin d'année. Son amour des mots et sa vivacité d'esprit l'aideront à mener à bien cette mission qui a d'ores et déjà peu de secrets pour elle.

Ses nouvelles fonctions ne l'empêcheront pourtant pas de continuer à consacrer un peu de son temps à de nobles causes. A la Fondation ARES, où l'on vient en aide aux enfants affectés par le sida, elle s'investit dans l'organisation d'un concert annuel «Chœurs de lumière» présenté l'an dernier à la Cathédrale Saint-Pierre, éclairée de deux mille bougies pour l'occasion.

Par le biais de connaissances, elle a été réquisitionnée pour donner un coup de pouce lors du Marchathon de Lausanne destiné à recueillir des fonds en faveur des personnes atteintes de mucoviscidose. Afin d'éveiller l'intérêt de sa fille, d'élargir encore son ouverture d'esprit, elle l'amène avec elle lors de cet événement sportif pour qu'elle puisse à son tour se rendre utile.

«Ce qui me plaît dans ce type d'engagement c'est que l'on y rencontre des gens de tous horizons qui nous apprennent beaucoup sur la vie. C'est comme si j'étais en apprentissage tous les jours», confie cette femme dotée d'un grand esprit de solidarité. Gageons que sa venue au sein de la SCHG ne fera qu'accentuer la bonne entente qui y règne déjà.

José Aubareda ou la progression d'un homme tranquille

On a beau tenter de lui trouver une faille, c'est peine perdue. Une démarche assurée, une poignée de main franche, une tenue irréprochable et, au fil de l'entretien, un lâcher prise humanisent cet homme charmant qui a débuté ses fonctions de Responsable du Service Gérance et Administration en février 2009.

Il a commencé au bas de l'échelle dans le domaine du bâtiment, ayant fait ses premières armes lors de son apprentissage en tant que monteur électricien. Il s'oriente ensuite vers l'immobilier comme commis de régie à la Société Privée de Gérance avant de faire de la gestion complète à la régie Naef pendant une période de 5 ans. Une étape importante de sa vie professionnelle sera franchie lorsqu'il décidera de passer son diplôme fédéral de gérant et courtier. Cette formation lui permettra d'obtenir une vue d'ensemble de la profession bien qu'il n'ait pas attendu ce moment pour se perfectionner. Cours de droit, séminaires en tout genre, ces formations lui auront permis d'enrichir ses connaissances dans le domaine de l'immobilier.

Il accèdera à des postes importants dans diverses régies avant de poursuivre sa carrière au DCTI où il sera l'adjoint au chef de la division gérance et conciergerie. Nommé à la Direction Gestion et Exploitation il y a peu de temps, il a tout de même décidé de quitter ce poste très en vue pour différentes raisons.

«Le Directeur, M. Jean-Pierre Chappuis s'est montré très convaincant et nous nous connaissons depuis longtemps déjà, nous savions que nous partagions la même vision des choses». Hormis cette connivence entre lui et M. Chappuis, l'épuisement dû à une surcharge de travail au sein de l'Etat l'aura convaincu de rejoindre les rangs de la SCHG. «Avant d'être directeur, j'ai cumulé le travail lié à mon poste et ai assumé un remplacement dans une fonction supérieure pendant 2 longues années», explique M. Aubareda.

«Outre mon expérience, j'espère apporter un regard neuf. Le personnel étant très stable, il est possible que les choses aient peu bougé. Dès lors, j'envisage la possibilité d'augmenter nos compétences par des formations idoines et d'améliorer l'exploitation de notre logiciel de gestion qui me paraît sous-utilisé dans la coopérative», dévoile-t-il. C'est aussi avec beaucoup d'intérêt et de curiosité qu'il envisage cet emploi où la notion de profit n'est plus adéquate.



José Aubareda

Cette notion de profit, il tente de convaincre le grand public qu'elle n'est pas au cœur des priorités des régisseurs en général. Cette mission que lui et quelques confrères se sont assignés, il l'accomplit au sein de l'Association professionnelle des gérants et courtiers en immeubles de Genève.

Mais la vie ne se limite pas au travail et le jeune quinquagénaire le sait bien. Tennis, ski, golf, plongée sous-marine, parachutisme, bobsleigh, un vrai touche à tout dans le domaine sportif. Il se sera même essayé à la moto-neige dans le pays où le ski-doo est roi, au Canada, Québec plus précisément. Il aura avalé des milliers de kilomètres à raison de 300 km par jour sur des sentiers blancs et froids et parfois même rugueux, caractéristiques qu'il aura eu le malheur de vérifier de très près lors d'une chute, heureusement sans conséquence. Des épinettes, il en aura vu. À profusion même. Des animaux, moins. Un cervidé tout au plus dont le nom lui échappe. Espérons que son nouveau poste s'avèrera aussi riche en découvertes en tout genre.